

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges DELALOYE

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 166-168

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## CHRONIQUE DU COLLEGE

Connaissez-vous le vertige ? Il en est de plusieurs sortes : celui qui saisit l'équilibriste sur la corde raide au point de lui retourner l'estomac et de le soumettre à l'appel du vide ; celui de l'alpiniste qui à force de poignets se hisse sur une arête vertigineuse et soudain se prend à hésiter, à mesurer des yeux le gouffre qui bée à ses pieds et à sentir, lui aussi, l'appel des profondeurs. Ce n'est pas celui que j'éprouve en cet instant, confortablement assis à mon pupitre — enfin confortablement est clause de style. — Il est d'autre nature : c'est celui qu'on éprouve devant une feuille blanche avec l'obligation d'y inscrire un beau récit. Eh quoi ! se prend-on à dire, tout cet espace immaculé est donc pour moi et il va falloir le noircir de belle prose ! O naïf lecteur, laisse-toi un peu attendrir à cette émotion qui m'a saisi aux entrailles et compatis aux constrictions nerveuses qui tiraillent mon estomac, encerclent ma cervelle et produisent sur tout mon être une impression de stérilité désastreuse.

A vrai dire, cette impression de stérilité doit être partagée par bien de mes camarades je suppose. N'est-ce pas bientôt le temps des vacances précédé, comme vous savez, des examens de fin d'année qui s'épanouissent en un climat fort approprié à la maturation même hâtive des fruits secs ? Et pourtant l'eau n'a certes pas manqué à la fécondité du sol : a-t-on

jamais noté, dans les annales de la météorologie, mois de mai plus maussade et plus humide. Le matin avait beau s'annoncer radieux, l'air gardait une transparence à faire rêver les moins romantiques, nous n'étions pas à huit heures que les menaces de pluie — toujours suivies d'effet je vous prie de croire — nous obligeaient à nous renfrogner. Dame, quel caractère nous allions avoir pour la fin du trimestre à pareil régime !

Je crois que Monsieur le Recteur s'en est ému tout de suite, car quelques jours seulement après la reprise des cours, le 11 mai, pour ceux qui se nourrissent de dates et estiment la précision comme le bien le plus précieux de l'existence, il nous conviait à la Grande Promenade. Réussite parfaite ! Les C.F.F. avaient mis à notre disposition leur plus beau matériel international, car j'allais oublier de vous dire que nous avons franchi nos frontières et pénétré dans la belle Italie. La course fut rapide, même le temps de la douane à Domodossola ne nous parut guère fastidieux grâce aux intermèdes floraux de Veillon. Stresa nous accueillit avec l'éclat de ses parterres fleuris et les sourires radieux de ses habitants. Aussi après un rapide casse-croûte, un bateau nous proposa une croisière dans le brûlant soleil de midi jusqu'à Arona. Le temps d'un rapide apéritif à terre et nous remettons le cap sur Stresa : un savoureux repas y était préparé qui permit aux plus habiles de faire preuve de leur talent à dérouler avec grâce d'interminables spaghettis.

L'heure du départ arrive trop tôt, interrompant le flot pressé du Chianti qui délire toutes les langues même les plus revêches. Le bateau nous transporte à Isola Bella, dans les splendeurs un peu boursoufflées du château des Borromées ; puis, après une halte à Pallanza, où nous avons honoré le souvenir des morts de la guerre, nous avons repris le chemin du retour. Un souvenir lumineux demeure éclatant dans notre mémoire..., une leçon peut-être !

Dans la grisaille et la pluie de ce mois de mai qui boude, il a bien fallu se remettre au travail. Avouons que ce ne fut guère facile : la basilique des martyrs allait être inaugurée le jour de l'Ascension ; on devait se hausser au niveau de la cérémonie. Ce fut donc un grand jour : l'Eglise y déploya tous ses rites les plus fastueux sous la présidence du Nonce apostolique à Berne, Monseigneur Bernardini. Monseigneur Charrière prononça un sermon fort éloquent qui est allé au plus secret de nos âmes. Que de monde à la messe ! que de joie aussi pour Monseigneur Haller de lire le décret d'érection de son église en basilique ! Quant à nous, nous avons trouvé des places à nos goûts éparpillées aux quatre coins de l'édifice, à la grande désolation de nos surveillants.

Nous avons cédé notre réfectoire pour accueillir les hôtes de l'Abbaye. Les petits avaient dressé des tables rustiques à la Salle de répétition de la fanfare. Nous, les grands, assis dans le vénérable réfectoire des chanoines, nous espérions toujours une erreur d'aiguillage pour l'envoi des plats. Inutilement

d'ailleurs, car un excellent maître d'hôtel faisait bonne garde. Nous n'avions d'ailleurs pas grand'chose à attendre, car le menu était le même pour toute la maison ce jour-là.

Le dimanche suivant, la fanfare prêtait son gracieux concours à la fête paroissiale de Lavey. On s'y amusa bien, malgré l'attrait de la fraîcheur des ombrages qui dominent le village. En fin d'après-midi, sans doute pour récompenser la généreuse ardeur des musiciens, on nous convia tous au film « Robin des Bois ».

La Pentecôte nous valut le congé trimestriel : au retour, sous le feu ardent de l'Esprit, nous avons repris la tâche avec enthousiasme. Les maturistes avaient fait connaissance avec la première tranche de leur examen, dans une atmosphère aussi orageuse que celle du temps, tandis que les candidats au diplôme commercial subissaient leur épreuve écrite avec la même douce résignation que leur cours annuel.

Dès les premiers jours de juin, les classes qui n'avaient pu trouver de jour approprié pour leurs sorties, paraissaient ne plus exister que pour leur promenade. Le goût de l'eau restait de toutes les prodigalités du ciel : aussi on s'en fut presque universellement sur les rives du « bleu Léman », quitte à goûter une captivité prolongée à l'ombre des puissants murs du château de Chillon, abri inespéré au milieu de l'orage.

Que vous dire encore, qui rompe la monotonie des heures de travail ? Ah ! j'oubliais la petite aventure de nos amis les rhétoriciens. Vous savez, entre nous, ce sont des sages que les rhétoriciens : ils apprécient, tout particulièrement, les assemblées nocturnes le samedi soir. N'allez pas y voir une activité révolutionnaire et subversive : la réalité est plus simple. On cherche à y sceller une amitié plus profonde à l'aide du pire dissolvant qui soit, le jus de la treille. Oui, vous savez, la logique n'est pas le fort de notre temps.

Quoi qu'il en soit, un beau soir tout parut se gâter, non par un vulgaire « dégonflage », mais des trinquements trop rigoureux attirèrent l'attention du surveillant. Grave conflit, doux noms d'oiseaux qui prenaient lourdement l'envol dans l'air ténébreux et lourd du dortoir ; le plus curieux c'est qu'il faillit provoquer la grève des servants de messe.

Malgré le beau temps revenu, la nervosité allait croissant. Une détente s'imposait à nouveau : M. le Directeur proposa de faire la promenade à la montagne. Pour une fois, le proverbe mentit : il n'y eut pas de pluie, mais un temps magnifique, le plus beau jour de l'année, disait Ispérian, en dissimulant ses notes de cours qu'il avait emportées pour se protéger contre la pluie. Aussi la joie fut exubérante. Espérons qu'elle ne sera pas toute envolée avec les chansons et qu'elle illuminera les derniers jours de l'année scolaire. Souhaitons bonne chance à nos maturistes et à nos commerçants qui sont en pénible partition et déjà adressons-nous le vœu bien cordial de bonnes vacances.

ISIDORE